

développer, fortifier et embellir cette intelligence d'élite. Aussi, Amélie Panet possédait-elle une infinité de connaissances que les jeunes filles de son temps, et même d'après, ignoraient et ignorent encore complètement. Linguiste émérite, elle était versée dans l'italien, l'allemand et même le latin. Dans le cours de ses études, aussi fortes que variées, les sciences exactes ne l'avaient pas effrayée, les propositions d'algèbre et de mathématique qui d'ordinaire nous inspirent avec raison une certaine terreur, n'étaient pour elle que des raisonnements fort aisés. Toujours guidée par son père bien-aimé, elle avait puisé dans la lecture et la juste appréciation des ouvrages philosophiques du jour, des connaissances très étendues sur l'homme et les choses humaines, ce qui lui permettait de donner à son jugement, si sain d'ailleurs, toute l'envergure dont il était susceptible. Esprit délicat, fortement nourri, elle se rendait compte sans effort aucun, et du premier coup, des problèmes les plus difficiles en apparence.

Spirituelle, enjouée, savante, la conversation de cette femme distinguée avait un charme inexprimable. A l'envi on se groupait autour d'elle pour l'entendre dissertar sur les événements, juger des hommes et des choses. Les érudits comme les ignorants subissaient involontairement son prestige, et nul ne s'éloignait d'elle sans regret.

Après son mariage, à l'âge de 32 ans, avec M. William Von Moll Berczy, un homme bien digne de posséder une telle compagne, elle le suivit à Amherstburg, dans le Haut-Canada, mais n'y demeura que peu d'années.

En 1832, son mari, contraint par les circonstances, vint habiter avec elle la terre de D'Aillebout, alors tout à fait au milieu de la forêt, éloignée de toute société. C'est ici qu'ils durent se suffire à eux-mêmes, et ils trouvèrent, en effet, le moyen de couler des jours profondément heureux, tout en faisant le bien parmi leurs censitaires, à qui ils prêchaient d'exemple de mille manières différentes. Le sort en était jeté, Madame Berczy ne devait plus désormais briller dans le monde élégant, mais bien passer la plus belle partie de sa vie dans le séjour agreste où elle s'était retirée pour y couler, avec son mari, qu'elle affectionnait profondément, et ses estimables sœurs, Mesdames Lévesque et Globensky, des jours sereins utilement remplis.

La lettre suivante nous peint lestement le genre de vie qu'elle y mena :

D'Aillebout, 10 nov. 1833.

.....

A part de ce que nous sommes dans le temps de la réception des rentes, qui, suivant une bonne vieille habitante, ne viennent "qu'à la queue du loup", j'ai à faire face de tous côtés, et pour vous donner une idée de ma situation, je dois vous décrire ma journée d'aujourd'hui, et elle est la sœur *besonn* de toutes les autres. Je commence : Je me suis levée au jour pointant pour chasser mes hommes de contre le pôle qu'ils chérissent beaucoup plus que mon ouvrage. J'ai ensuite écrémé le lait, donné le déjeuner aux gens, fait mon café—ma passion mignonne—moi-même pour l'avoir à mon goût ; comme de raison, je l'ai bu.